POURQUOI EST-CE SI DUR ?

par **Paul G. Hill**
*Directeur du
Center
for Youth Ministry
(Wartburg Seminary,
Dubuque, Iowa)*

Introduction

Ce n'est un secret pour personne que le travail parmi les jeunes est un travail difficile – qu'il s'effectue dans l'Eglise ou au sein de systèmes éducatifs divers. Plus d'un pasteur a peiné pour instruire les jeunes et les amener à la confirmation en attendant impatiemment le jour où il lui serait possible de se consacrer à un autre type de ministère. On rencontre, dans ce travail, quantité d'ex-jeunes volontaires ou professionnels autrefois pleins d'énergie qui ne sont plus, au bout d'un certain nombre d'années, que l'ombre d'eux-mêmes. J'ai quarante-trois ans et j'ai toujours beaucoup de joie à travailler parmi les jeunes, mais j'ai pleinement conscience des risques et des difficultés que présente ce ministère. Ce qui m'a aidé, tout au long d'une carrière qui dure déjà depuis un certain temps, c'est d'avoir compris que le ministère auprès des jeunes n'était ni plus ni moins qu'un ministère de contre-culture (c'est-à-dire qui propose une contre-culture) ou de culture alternative (qui propose une autre culture). Je pense que c'est en se plaçant dans cette optique et en s'appuyant sur tout un réseau de partenaires que l'on peut acquérir la patience nécessaire à l'accomplissement joyeux de ce travail.

Je fais ici une distinction entre les termes de « contre-culture » et de « culture alternative ». Le ministère de contre-culture est un ministère qui doit s'accompagner d'un comportement différencié très affirmé et d'un programme politique. C'est le plus radical des deux. Le ministère qui propose une culture alternative n'a pas de programme politique précis. Nos camps luthériens s'inscrivent dans le cadre de ce second type de ministère. Au cours des camps, les jeunes sont mis en contact avec une culture alternative, une autre manière de vivre. Je laisse au

lecteur le soin de décider si son ministère auprès des jeunes relève ou doit relever de la contre-culture ou d'une culture alternative.

Dans quel sens un ministère auprès des jeunes peut-il s'opposer à la culture ou proposer une autre culture ? Réfléchissons à ce que représente l'adolescence.

L'adolescence dans les pays occidentaux

Aaron Esman¹ observe que toutes les cultures ont développé des procédures ou des méthodes qui permettent d'intégrer la jeune génération au système social et communautaire plus vaste des adultes et de procéder à son « acculturation ». Souvent associés à des rites ou des cérémonies spécifiques, le passage du jeune à l'âge adulte ainsi que son intégration à l'ensemble de la communauté ont lieu à l'époque de la puberté.

Le but de ces initiations peut cependant varier. Esman remarque par exemple que dans l'ancienne Sparte, un jeune homme « était destiné à devenir soldat dans l'armée d'un régime militaire despotique ». C'est donc à cette fin que les jeunes spartiates étaient, dès l'adolescence, préparés à un entraînement militaire. On considérait que les jeunes mâles passaient non pas par une période d'expérimentation et de recherche d'identité mais par une période de transition.

Dans d'autres cultures, le but de cette transition apparaît comme un changement ou un réajustement de filiation. « Dans les sociétés totémiques d'Australie, ces rites mettent l'accent sur la séparation d'avec la mère et sur la renaissance symbolique dans le monde des hommes. »² Toutes les sociétés ont cependant en commun le fait d'avoir des signes distinctifs ou des repères, des cérémonies ou des rites d'initiation qui marquent l'entrée des jeunes dans l'âge adulte et dans l'ensemble de la communauté.

Toutefois, il apparaît que « l'adolescence », telle que l'Occident en est arrivé à la percevoir, n'est pas un phénomène universel. L'adolescence, perçue comme une longue période permettant au jeune pubère de se livrer à des expériences, des explorations, des recherches, et de se préparer ainsi à accéder au monde des adultes, est un phénomène purement occidental. Il s'agit là d'une invention, d'une occasion offerte et d'une alternative qui nous sont propres. En Occident, ce phénomène est le produit de l'industrialisation et de l'impact que cette forme d'économie a eu sur les familles, les communautés et les individus.

¹ Aaron H. Esman, *Adolescence and Culture*, New York, Columbia University Press, 1990, p. 5.

² *Ibid.*, p. 13.

Avant l'industrialisation, les adolescents étaient considérés comme des atouts économiques, et l'Eglise jouait souvent un rôle non négligeable dans l'introduction des adolescents dans le monde des adultes. Le jeune homme savait qu'il avait « passé le cap » quand on l'autorisait à conduire le tracteur. Il était devenu un atout économique. Il ne faisait aucun doute qu'il était désormais un adulte et que l'on attendait de lui qu'il se comporte en adulte. Dans les petites villes, c'était souvent la confirmation qui marquait ce passage. Le jeune homme recevait alors ses premiers pantalons longs et la jeune fille, ses premières chaussures à talons hauts. Ils étaient devenus des adultes.

En 1904, G. Stanley Hall importa en Amérique le terme « adolescence », et décrit cette phase du développement des jeunes comme le *Sturm und Drang*³. L'adolescence normale des jeunes occidentaux se devait d'être une période de désordre, de tension, de conflit avec l'autorité et l'ensemble de la société, de découverte sexuelle, de remise en cause de soi, et de grandes fluctuations d'humeur et d'intérêts. Au cours des années soixante, septante, le mythe très populaire du « fossé des générations » vint encore renforcer cette conception de l'adolescence. Ce fossé se caractérise par le fait que les jeunes prennent essentiellement exemple sur leurs pairs, lesquels deviennent dès lors leurs références. Jeunes et adultes ne peuvent pas ou ne veulent pas communiquer les uns avec les autres.

L'œuvre de Hall a fait l'objet de controverses. Des études plus récentes sont arrivées à la conclusion que la rébellion et la révolte ne constituaient pas la norme chez des jeunes qui grandissaient dans une société industrialisée. Esman note que « même dans notre société, la plupart des adolescents semblent connaître... un passage paisible de l'enfance à l'âge adulte, passage marqué seulement par un léger esprit d'insubordination et d'indépendance en début d'adolescence »⁴. Il semble que « tempête et tension » aient reçu beaucoup d'honneurs de la part de la presse et attiré largement l'attention, mais qu'elles aient donné de la jeunesse une image déformée.

Le ministère que j'exerce auprès des jeunes depuis la fin des années soixante me pousse, moi aussi, à remettre en cause la légitimité de l'existence du « fossé des générations ». Il s'agit plus d'une caricature que d'une réalité. Les parents et les adultes qui ont un réel souci des

³ Note du traducteur : cette expression réfère en premier lieu à un courant philosophique pré-romantique qui, au XVIII^e siècle, est entré en réaction contre la philosophie du siècle des Lumières. Plus tard, elle fut réutilisée par divers courants réactionnaires. Elle est généralement employée en allemand, sans être traduite. Elle peut revêtir diverses significations : « tempête et élan », « inquiétude et violence » ; plus bas, l'auteur de l'article traduit par *storm and stress*, ce qui, en français, signifie « tempête et tension ».

⁴ Aaron H. Esman, *op. cit.*, p. 32.

jeunes et qui entretiennent avec eux des relations authentiques font un bon travail parmi les jeunes dans bien des domaines. Le « fossé des générations » apparaît parfois plus comme une excuse invoquée par des jeunes et des adultes peu désireux de faire l'effort de communiquer les uns avec les autres.

Il n'empêche que, dans les sociétés occidentales, les jeunes traversent toute une période de leur vie – période plus longue que dans d'autres régions du monde – où ils ne sont « ni chair ni poisson », ni enfants, ni adultes. L'adolescence et le début de l'âge adulte s'étendent en effet sur une douzaine d'années : de 13 à 25 ans ou plus. C'est une longue période pour demeurer dans les limbes et n'avoir, pour marquer la transition de l'enfance à l'âge adulte que le droit de posséder le permis de conduire ou de boire de l'alcool en toute légalité.

Ce qu'il importe de noter ici, c'est que les jeunes occidentaux ne sont plus perçus comme des atouts économiques, mais plutôt comme des poids, des charges dans ce domaine. Ils passent de plus en plus d'années de leur jeunesse à se préparer à l'immersion dans une société technologiquement sophistiquée. Ceux qui en sont incapables sont rejetés dans les ghettos de la pauvreté et du désespoir. Dans ces enclaves déshéritées apparaissent divers signes distinctifs de la transition vers l'âge adulte qui n'ont parfois pas grand-chose à voir avec ceux de la culture dominante. Il n'en demeure pas moins que, de manière générale, notre société vise à faire de chacun de ses membres un atout économique, et ceci explique en partie ce qu'elle propose aux jeunes d'aujourd'hui comme signes distinctifs de leur entrée dans l'âge adulte.

Je dirais que la passion de la consommation – et la capacité à s'y livrer – est aujourd'hui, pour les jeunes occidentaux, un des principaux moyens d'accès au monde des adultes. La consommation est devenue le signe distinctif universel de tous ceux qui veulent devenir des adultes. Gravier les échelons de l'échelle économique est un *must* dans notre société ; cette « élévation » constitue pour elle une valeur fondamentale. De nombreux représentants du *baby-boom* – dont je fais partie – sont les bénéficiaires comblés et reconnaissants du cadeau que nous a fait la génération précédente : toute une génération de parents a en effet tenté de donner à ses enfants une vie meilleure que celle qu'elle avait elle-même connue. Mais cette intention, pour noble qu'elle ait été, ne s'en retrouve pas moins aujourd'hui pervertie. Ce que nous apprenons désormais à nos enfants, c'est que leur premier devoir est de faire partie de la prochaine génération de consommateurs. Si vous demandez aujourd'hui aux parents ce qu'ils désirent pour leurs enfants, la plupart d'entre eux vous répondront qu'ils ne veulent que leur bonheur. Et le bonheur est assimilé à la consommation, aux distractions, à l'aventure, aux expériences constructives et à l'amusement. Dans notre société, si c'est là ce que vous avez ou ce que vous faites, vous êtes un adulte.

La seconde façon pour les jeunes de devenir des adultes dans notre société, c'est de devenir des individus. Être un adulte, c'est vivre seul, se différencier des autres, être un îlot d'indépendance et d'autonomie. Notre société procède à l'acculturation de ses enfants en leur apprenant à vivre comme s'ils étaient des cellules autonomes, déconnectées du reste du corps et n'ayant avec lui rien de commun. Elle leur apprend à conduire comme s'ils se trouvaient dans un manège d'autos tamponneuses à la foire, en suivant l'itinéraire qui leur convient et en heurtant les autres (intentionnellement ou non) sans avoir de destination ou de plan de route précis. Il suffit d'être un individu. En Occident, devenez un individu qui consomme et vous voilà devenu un adulte. Vous avez passé le cap. Je renvoie le lecteur au livre de Robert Bellah, *Habits of the Heart*⁵, pour une étude plus approfondie de cette question.

Se pourrait-il qu'en Occident, le ministère chrétien auprès des jeunes ait lui aussi adopté ce système de valeurs ? L'analyse complète de ce problème dépasse le cadre de notre étude. Quelques questions suffiront cependant à nous faire réfléchir. Combien de fois avons-nous établi notre programme d'activités pour les jeunes en prenant comme critère « l'amusement des gamins » ? Notre ministère auprès des jeunes vise-t-il simplement à les distraire ? Consacrons-nous une bonne partie de notre temps de préparation à concevoir un programme « spécial-jeunes » ? L'image du chrétien que nous leur proposons est-elle celle d'un individu isolé ou d'un être inscrit dans une collectivité ? Offrons-nous aux jeunes des possibilités d'accès au monde des adultes que représentent nos assemblées, ou reflétons-nous la culture ambiante en « prolongeant leur adolescence » ?

Éléments de réponse

Je suis convaincu que, dans la société qui est la nôtre, le ministère auprès des jeunes doit s'efforcer de promouvoir toujours davantage une culture alternative, sinon une contre-culture. Et c'est ce qui explique que ce ministère soit si difficile. C'est ce qui explique que tant de responsables de jeunes s'y épuisent et que tant de responsables d'Eglises l'évitent. Les Eglises et les parents qui réclament à cor et à cri des ministères plus efficaces auprès des jeunes risquent de ne pas trop apprécier ce qu'ils vont obtenir, parce ce que des ministères de ce genre – c'est-à-dire véritablement efficaces – risquent de remettre en cause les valeurs culturelles fondamentales du monde des adultes que sont la consommation et l'individualisme.

⁵ Robert Bellah, *Habits of the Heart : Individualism and Commitment in American Life*, New York-Cambridge, Harper & Row, 1986.

Quelles sont les principales caractéristiques de ce type de ministère ? S'inspirant de la vision de l'Évangile de Jésus-Christ, un ministère qui, dans notre société, propose aux jeunes une culture alternative est un ministère qui met l'accent sur l'importance de la relation avec les autres, l'importance du développement de la communauté, l'importance de la recherche des dons et de la vie de disciple.

La relation avec les autres

Alors que la société vise à faire de chacun de ses membres un être autonome qui cherche avant tout à « se réaliser », le ministère chrétien auprès des jeunes privilégie, lui, le corps du Christ dans son ensemble, ce corps dont chaque chrétien fait partie intégrante. Il est curieux de constater que nombre d'adolescents avec qui je suis en contact sont véritablement en recherche de relations, d'« appartenance ». Le problème récent et grandissant du développement des « bandes » reflète ce même besoin. Les « bandes » permettent d'établir des relations, de faire partie d'une communauté, d'avoir une identité et un but.

Un ministère auprès des jeunes qui se soucie d'établir des relations entre les êtres implique que des adultes attentionnés s'engagent à accomplir, au côté des jeunes, le pèlerinage de la foi. Je connais une paroisse qui a choisi et formé plus de cent adultes pour en faire les « mentors » des cent jeunes de cette paroisse. Ce ministère est un ministère de un à un. Cette expérience vise – après une période d'essai initiale de trois mois – à instaurer des relations d'aide et d'accompagnement (réciproques) qui permettront aux adultes et aux jeunes de mettre leurs dons en commun et de marcher ensemble sur le chemin de la foi. Alors que la culture dominante prolonge l'adolescence, cette relation de « mentor » ou ce tutorat permet au jeune d'entrer véritablement dans le monde des adultes tel qu'il se vit dans l'Église. Comparez cette méthode à celle qui préconise l'embauche d'un « spécialiste-jeunesse ». La méthode du « mentor », ou du tutorat, implique toute l'assemblée dans la vie des jeunes, alors que celle de « l'embauche du spécialiste » témoigne d'une mentalité de consommateur – embauchons quelqu'un pour « élever nos enfants dans la foi » –. En dépit des échecs répétés de cette dernière méthode, nombreuses sont les Églises qui continuent à y avoir recours comme si le tout était simplement de finir par tomber sur la personne qui convient vraiment. Ne pourrait-on pas remplacer cette méthode ou la combiner avec celle du « mentor » ou du tuteur, pour parvenir à mettre en place un nouveau type de ministère parmi les jeunes, qui soit réellement efficace ?

Un ministère auprès des jeunes, qui met l'accent sur l'importance de la relation, engage autant les adultes que les jeunes. Je me souviens avoir rendu visite à un ami âgé d'environ vingt-cinq ans qui se préparait à prendre en charge l'enseignement du groupe le plus âgé de l'école

du dimanche. Son mode de vie avait jusque-là fidèlement reflété les valeurs culturelles dominantes de notre société : individualisme et consommation. Il me dit : « Paul, il faut que je remette de l'ordre dans ma vie ! C'est moi que ces enfants vont regarder vivre. » Il était pleinement conscient des tensions qui existaient entre sa vie spirituelle et ses valeurs culturelles, et il savait qu'il lui fallait résoudre ce problème. Il choisit heureusement de changer et de devenir un véritable responsable. Il prit au sérieux ses responsabilités au sein de l'Eglise. L'appel qu'il avait reçu à travailler parmi les jeunes le transforma.

Les chrétiens adultes sont-ils prêts à changer, à se laisser transformer et à devenir des modèles, les représentants d'une autre façon de vivre ? Cette question peut devenir très personnelle. Il est possible de percevoir, dans la façon dont nous gérons nos ressources financières, le reflet de nos attachements et des valeurs que nous avons adoptées en tant que chrétiens adultes. La manière dont nous investissons et utilisons notre argent reflète-t-elle une propension à la consommation et à l'individualisme qui se traduisent par un repli égoïste sur notre petite Eglise ou reflète-t-elle un souci de l'ensemble du corps de Christ et des autres Eglises ? Ce que nos enfants apprendront, c'est la façon dont nous gérons nos affaires. Alors, que reflètent nos investissements ? Le système de valeurs de la culture dominante ? Ou celui d'une contre-culture ou d'une culture alternative ?

Question bien embarrassante que celle que posa un jour un étudiant à son pasteur lorsqu'il s'informa de la raison pour laquelle l'Eglise dépensait 50 000 dollars pour 14 places de parking alors qu'elle venait d'être informée de besoins bien plus pressants dans l'œuvre de Dieu !

Si les jeunes ne s'intéressent pas à l'Eglise, c'est peut-être parce qu'ils ne distinguent en nous rien qui nous différencie des autres. Il n'est donc pas difficile de comprendre à quel point le ministère auprès des jeunes risque de bouleverser l'équilibre. Notre ministère auprès des jeunes a-t-il une chance d'exposer en plein jour notre idolâtrie ?

Le développement de la communauté

Dans la société qui est la nôtre, le ministère auprès des jeunes peut contribuer à l'enrichissement de toute la communauté. Notre société se transforme de plus en plus en une société d'individus ou d'enclaves isolées qui entretiennent des relations tendues avec les autres enclaves. C'est ce que voient les jeunes et c'est ce qu'ils cherchent à reproduire. Les enclaves se définissent par des choix politiques, des prouesses physiques, la race, le sexe et quelques autres critères. Se pourrait-il que notre Eglise ne soit qu'une enclave de plus au milieu d'une mer d'enclaves ? Le développement de la communauté doit tendre à faire de celle-ci une « famille choisie ». Le développement de la communauté passe par la reconnaissance de l'existence des jeunes et par leur inté-

gration au corps du Christ universel. Un tel développement va à l'encontre des valeurs dominantes que sont l'individualisme et la consommation.

Si le développement de la communauté doit avoir, entre autres, pour but d'aider les jeunes à s'intégrer (oserions-nous dire s'acculturer ?) au corps de Christ, la formation de petits groupes doit être le moyen pour y parvenir. Jésus était un chef de petit groupe. L'essentiel, dans son ministère, s'est déroulé dans des petits comités. Et la méthode a été efficace. J'ai récemment travaillé avec une communauté qui associe la méthode des petits groupes au système du tutorat. Cette Eglise a formé seize adultes qui travaillent chacun avec un petit groupe de quatre jeunes qui se préparent à la confirmation. (Remarquez que chacun peut ainsi emmener tout son groupe dans une seule voiture !) Le responsable des jeunes ou le pasteur commence par une introduction destinée à l'ensemble du groupe, puis celui-ci se divise en petits groupes pour l'étude, la réflexion et les échanges. Ceux d'entre nous qui exercent un ministère auprès des jeunes pourraient peut-être s'efforcer, dans le cadre de l'édification de la communauté, de faire porter davantage leurs efforts sur le développement de petits groupes que sur l'élaboration de programmes d'activités et de divertissements.

La recherche des dons

On demande souvent aux enfants, que ce soit à l'Eglise ou ailleurs : « Que veux-tu faire quand tu seras grand ? ». La question présuppose premièrement que ce que nous voulons être (quel que soit le projet en question) relève de notre choix personnel (« Tu seras ce que tu te feras ») et, deuxièmement, que ce que nous voulons devenir, nous le deviendrons *dans l'avenir*. En d'autres termes, cette question confirme cette valeur culturelle dominante qu'est l'individualisme tout en renvoyant à plus tard, par la même occasion, l'entrée dans l'âge adulte.

Un véritable responsable de jeunes devrait plutôt aider les adolescents à se poser la question suivante : « Quels talents ou quels dons (charismes) Dieu m'a-t-il donnés et comment Dieu entend-il m'utiliser ? ». La question présuppose alors que ce que nous avons et ce que nous sommes est un don. Elle présuppose également que le don a une raison d'être, et que cette raison d'être dépasse notre petite personne. Quand nous leur faisons découvrir qu'ils ont des dons et que ces dons ont une raison d'être *immédiate*, nous ouvrons aux jeunes l'accès à l'âge adulte. Je n'oublierai jamais le jour où la chorale des plus jeunes de notre Eglise conduisit la louange en chantant la liturgie alors que l'assemblée chantait les réponses. Ces jeunes n'étaient plus seulement de gentils gamins qui chantaient devant leurs parents, mais des êtres qui possédaient des dons et qui utilisaient ces dons pour aider l'assemblée à adorer Dieu. Dans le cadre du ministère auprès des jeunes, nous étions

sortis du schéma consommateur/distraction pour entrer dans celui du relationnel/communautaire. La foi se transmet quand elle s'exprime, quand elle se découvre ensemble et qu'elle se pratique.

Une vie de disciple

Service, responsabilité, travail en équipe, partenariat... tous ces mots ont du mal à trouver leur place dans le lexique du consommateur individualiste. Pourtant ce sont ces diverses expressions de la foi qui aident nos jeunes à entrer pleinement dans la vie de l'Eglise, même lorsqu'ils sont encore adolescents. Les adolescents ont en effet deux besoins majeurs : l'appartenance à un groupe et une reconnaissance d'identité. Ces deux besoins se trouvent satisfaits lorsqu'ils vivent une vie de disciple. L'automne dernier, j'ai été contacté par un responsable d'Eglise qui se lamentait sur la pagaille qui régnait dans son groupe de jeunes. Ceux-ci se montraient insolents et ne témoignaient d'aucun intérêt pour la vie de l'Eglise en dépit du bon groupe d'adultes qui en avaient la responsabilité. Bons élèves de l'école qui leur inculquait l'individualisme et la passion de la consommation, et prêts comme ils l'étaient à se laisser absorber par le monde des adultes et sa culture dominante, ces jeunes n'avaient pas la moindre raison de s'intéresser, si peu que ce soit, au ministère de l'Eglise. Ce responsable me demanda d'essayer de faire de ce groupe une véritable communauté. Mais avant que j'aie eu le temps de me mettre à l'ouvrage, le responsable en question parvint à réunir suffisamment de volontaires pour tenter une action missionnaire et humanitaire à Mexico. Le groupe s'en trouva transformé. Il n'eut plus besoin de mes services parce que tout était rentré dans l'ordre grâce à cet engagement conforme à celui qu'exige une vie de disciple. Il avait désormais une autre vision des choses. Même en tant qu'adolescents, ils s'étaient découvert un véritable rôle d'adulte, un rôle de serviteur, de disciple, de responsable de communauté qu'il leur fallait assumer tout de suite. Ils avaient reçu les pleins pouvoirs pour agir... aujourd'hui et maintenant.

Conclusion

Le ministère auprès des jeunes est un ministère difficile. Il existe des forces puissantes qui retardent l'entrée des jeunes dans l'âge adulte et qui les poussent à devenir de parfaits consommateurs et de parfaits individualistes. C'est dans ce climat que travaille un responsable de la jeunesse, plein de bonne volonté, mais écrasé par la tâche. Son ministère auprès des jeunes consiste à s'efforcer de leur proposer une culture alternative, voire une contre-culture. Les fidèles se sont souvent laissés corrompre par la conception culturelle dominante de ce que doit être

un adulte et attendent de l'Eglise qu'elle suscite un sentiment de piété chez des consommateurs individualistes en herbe. Rien d'étonnant à ce que les jeunes ne se précipitent pas dans nos Eglises. Qui a envie d'être pieux ?

Il me semble important d'affirmer que la responsabilité du ministère auprès des jeunes n'incombe pas seulement au responsable de la jeunesse, mais à la famille chrétienne et à l'assemblée tout entière, qui se doivent de l'exercer d'une manière ou d'une autre. Le manque d'engagement des parents ou des adultes, ainsi qu'une loyauté sans faille aux valeurs culturelles dominantes que sont la consommation et l'individualisme sont deux façons d'enseigner aux jeunes la manière dont ils doivent entrer dans le monde des adultes.

Il existe une autre manière d'y entrer. Fort de ce qu'est l'Evangile et en comptant sur sa puissance, en mettant à dessein l'accent sur l'importance de la relation avec l'autre, en travaillant au développement de la communauté, en reconnaissant les dons des jeunes et en menant une vie de disciple, nous pouvons accompagner l'adolescence de nos jeunes et les faire entrer dans l'âge adulte pour leur plus grand bien et pour la gloire de Dieu. Bien longtemps avant que la culture du pays leur reconnaisse un statut de diplômés, ils vivront en chrétiens adultes. ■